





























Aôut 2013

Paris-Londres-Chichester

En aout 2013, alors que l'été approchait de sa fin, je me mis en route vers le sud de l'Angleterre en direction de West Dean, une paroisse civile située dans le comté de Chichester et la région du West Sussex. Le vol depuis Paris avait été court mais désagréable, et la journée passée à Londres, où j'avais voulu m'arrêter pour visiter encore une fois la maison-musée de Sir John Soane, avec ses bas-reliefs, ses livres, les fragments grecs et les tapisseries françaises, morne et mélancolique. En sortant du musée, devant le petit parc aux bancs blancs bien alignés, la pelouse brillait de cette lueur fluorescente qu'on remarque sous les petites pluies fines de fin d'après midi. Se reflétant sur la chaussée humide, les phares déjà allumés brouillaient le regard. Je trainais à l'épaule un gros sac en toile enduite aux finitions en cuir, pas du tout pratique, et n'ayant pas le courage d'entrer toute seule, les cheveux collés au front, dans un restaurant au hasard de ce quartier beaucoup trop chic, je descendis dans le subway et remontai quelques arrêts plus loin, manger un sandwich froid de distributeur au Travelodge sur City Road, dans une chambre sans fenêtre et une seule chaîne de télévision, qui transmettait cette nuit-là une sorte de reportage sur les ventes

aux enchères de souvenirs de guerre. Parmi les personnages interviewés, un homme d'âge indéfini se perdait dans les détails en décrivant, loupe à la main, un minuscule paquet de cigarettes jaune et rouge estampillé Old Gold, une ration de quatre encore éclaboussée de boue, distribuée aux forces armées américaines au front pendant la seconde guerre mondiale. Après avoir découvert l'absence de serviette de bain et en avoir réclamé sans succès au comptoir d'accueil de cet hôtel minable, je me résignai, en sortant de la douche, à me sécher méthodiquement avec la deuxième taie d'oreiller du lit double où je dormirai seule.

Le matin suivant, sac à l'épaule, comme je sortais de cette bâtisse immonde, je remarquai l'entrée d'un parc aux arbres parsemés de l'autre côté de City Road. Je décidai de le traverser dans sa largeur pour atteindre le Barbican Centre, où je voulais voir une exposition avant de prendre le train pour Chichester. A quelques mètres de la route, à peine dépassées les grilles de l'entrée et au milieu d'une petite esplanade pavée de dalles en béton, s'érige toute seule, près d'un signe indiquant des toilettes unisex, une pierre tombale assez banale si ce n'est pour son emplacement. Un vase avec quelques fleurs jaunes est posé devant la tombe, et c'est surprenant

de découvrir qu'ici est enterré le poète et peintre William Blake. D'après une plaque en métal affichée pas loin, j'étais dans Bunhill Fields, un ancien cimetière non-conformiste qui abrite aussi les dépouilles de personnages tels que Daniel Defoe et Eleanor Coede. En m'éloignant de la dalle, sur le chemin qui menait parmi les nombreux tombeaux maintenant visibles de l'autre côté du parc, je ressentis l'impression aussi glaçante qu'absurde d'être suivie de près. Derrière moi s'avancait, invisible comme dans un rêve, un personnage au soupir essoufflé, un lourd quelque-chose se traînant à quatre pattes. La bête gagna d'un coup les traits épais et les couleurs d'automne de Nabuchodonosor, l'effrayant roi de Babylone dont la chute spirituelle est imagée par un retour à l'état sauvage, dessiné par Blake à la toute fin du XVIIIème siècle. Cette image avait ressurgi soudain depuis un catalogue raisonné où elle apparaissait reproduite sur plusieurs pages dans toutes les versions gravées par le poète, un ouvrage fort impressionnant en possession de ma mère, dont je tournais les grandes pages épaisses et satinées pendant certaines longues après midi d'enfance. Je repris mes esprits avec un grand soupir, mais alors que je posait lentement et très régulièrement un pied devant l'autre en avançant sur les dalles légèrement

déplacées de l'allée centrale du parc, le sang battait dans mes tempes comme chez un de ces petits lapins que nos phares éblouissent dans la nuit, postés au centre de la route, immobiles et paralysés de peur. Le train qui depuis Victoria Station traverse la banlieue de Londres est souvent à moitié vide au milieu de l'après-midi, alors que les commuturs sont encore au bureau et les vacanciers sont partis tôt le matin pour ne pas rater le déjeuner de fish & chips au bord de mer. Sur le siège ergonomique, tapissé d'une trame bleue et grise aux complexes effets d'optique, un cheveu blond attirait toute mon attention lorsque le train, lentement mais sûrement, sans arrêts intermédiaires avant la première commune, s'éloignait de la ville. En se dirigeant vers le sud-ouest du pays les voies longent lentement les terrains de Brooklands, une zone boisée où fut dessiné, au début du vingtième siècle, le tout premier circuit de course automobile—ainsi que le premier aéroport du pays. Lorsque on est installé à la fenêtre du côté gauche du wagon, à travers le feuillage dense des hêtres qui s'alignent le long de la voie ferrée on voit apparaître des fragments de coques, d'ailes blanches, de fines lignes de peinture bleues et rouges. Sur l'esplanade déboisée reposent quatre modèles d'avions de ligne et de chasse—le

bombardier bimoteur Wellington Bomber, un Viking de lutte anti-sous-marine, puis un pacifique Vanguard et un Bac 1-1&—et un peu plus loin le légendaire Concorde, supersonique orgueil de la collaboration franco-anglaise, un des rares dont on puisse visiter l'intérieur, et même le louer pour une cérémonie de mariage, d'après la brochure du Brooklands Museum. Il était 14h et je me dirigeais vers West Dean pour visiter l'archive d'Edward James, un collectionneur d'art et poète dont j'avais trouvé mention dans un catalogue d'exposition de la peintre anglaise Leonora Carrington, qui en 2011 venait juste de disparaître, à quatre-vingt-quatorze ans. Dernière représentante du premier courant surréaliste européen, elle s'était échappé au Mexique en 1939 depuis un hôpital psychiatrique en Espagne, où elle avait été internée suite à une grave dépression, alors que son amant Max Ernst, son aîné de vingt-six ans, était déporté dans le sud de la France au Camp des Milles, l'absurde camp de concentration français où étaient détenus les juifs allemands échappant le Reich. Carrington était au Mexique l'amie la plus proche de James, avec qui elle partageait un goût pour les architectures insolites et les orchidées. Edward James, né à West Dean en 1907, millionnaire anglais et mécène des surréalistes, poète et artiste amateur, est aussi

le modèle méconnu du très célèbre tableau de Magritte, La Reproduction interdite.

Infiniment reproduite et commentée, détournée dans des publicités, reprise pour illustrer traités de psychologie ou copiée-collée pour personnaliser des avatars dans les réseaux sociaux, cette peinture était en premier lieu un portrait.

James vécut un début de siècle à l'insigne d'une transgression presque involontaire des codes sociaux de son milieu. Fils de très riches industriels, il découvrit la poésie et les avant-gardes intellectuelles lors de ses années d'études entre Oxford et Londres, où il tomba amoureux d'une danseuse qui le poussa à produire des opéras de Kurt Weill et Bertolt Brecht. Entre exaltation esthétique et défaite spirituelle dans une ambiguïté sexuelle irrésolue, il vécut dans un luxe effréné, où s'enivraient les avant-gardes européennes dont il sponsorisait généreusement les projets le plus fous. N'exerçant aucune profession, s'intéressant tant à la mode qu'à la poésie, il fut l'auteur de divers recueils de poèmes - parfois jugés naïfs - qu'il publia à ses frais. A partir des années 1940, à la suite d'un divorce amer, James s'exila dans une solitude extrême au milieu de la jungle mexicaine, dans le site de Las Pozas, un immense jardin aux merveilles habité de sculptures et folies

architecturales de son invention.

Dans ce lieu James semble avoir commencé une deuxième vie, dédiée à la recherche de formes et manifestations du spirituel.

La West Dean House est un manoir de style géorgien dont la particularité est d'avoir été bâti entièrement en silex, dessiné en 1804 par James Wyatt, médiocre architecte du revival gothique qui se donnât ensuite comme mission de restaurer la cathédrale de Salisbury et l'abbaye de Westminster selon un idéal de dépouillement spatial qui ne correspondait guère aux origines moyennâgeuses de ces structures. West Dean, où Edward James a grandi, est aujourd'hui un centre de formation aux métiers d'art, où l'on héberge pendant l'été des petits groupes d'amateurs qui viennent suivre des cours de dessin ou modelage au sein des ateliers installés dans les anciennes écuries et jardins d'hiver. Une partie du bâtiment a été aménagée pour recevoir ces publics, reçus à l'entrée du manoir par un majordome en livrée qui distribue les clefs des chambres allouées à la semaine; les hôtes sont relégués dans l'aile ouest de la bâtisse, décorée à l'anglaise; les fenêtres donnent sur le jardin à l'arrière du bâtiment et le petit cimetière attenant l'église. Le reste des pièces de réception est conservé intact, les murs couverts de tapisseries à la

Gobelins, du mobilier d'époque, des tapis épais, des lourdes draperies qui occultent les grandes fenêtres. Dans des cases en verre sont conservés des compositions d'animaux empaillés et d'imposantes plantes artificielles. En parcourant les couloirs du manoir, le long des murs les surfaces se succèdent denses: croutes épaisses des tableaux à l'huile sur les papiers peints superposés, vitraux qui gondolent, cadres poussiéreux des photographies de famille, une porte fermée, plaques métalliques et sonnettes qui repartissent les chambres pour l'appel des domestiques, une porte ouverte. D'un coup le décor change et apparaît un petit escalier en colimaçon, tapissé d'une moquette verte sur laquelle des traces de pieds sont imprimées, comme s'ils sortaient mouillés d'un bain. Au tournant du premier étage, les murs sont peints au trompe l'oeil d'un décor fantastique; un paysage jaune et désertique s'ouvre derrière un mur en briques s'écroulant, et quelques figures de guerriers, mi-centurions, gardent le couloir. (~)



Avril 2014

New York - Mexico City - Tampico -
Xilitla - Las Pozas

Dear John,

how are you ? I apologize in advance,
for this is a very long letter, and I hope
that it is not too much intrusion.

I am getting in touch again after quite
some time, as I am just back from a
very special place.

I have been spending some days
at West Dean, the former house of
Edward James, now a foundation and
college of arts. It is a very beautiful
mansion lost in the Sussex woods,
one of those quite out-of-the-world
places where you can at once feel
time past struggling to be present,
and experience an awkward out of
synchronicity. The house hosts some
jewels of surrealist's art, for instance
the very famous Mae West's lips sofa
was designed by Dali for this house,
as well as his lobster telephone. But
mostly, the Edward James archive and
books were my focus.

The archivist working there has
told me about the obscure and only
seemingly chaotic arrangement
of his posthumous papers. Listen
: when he died in the late 1980s,
James left a huge amount of letters,
manuscripts and pictures, stored in

200 trunks in a Los Angeles mansion.
Each single piece of paper, scrap
of cardboard, newspaper cut, was
accurately wrapped in tissue paper,
and then shuffled around the piles of
documents, regardless of chronology
or any thematic. That means that for
instance, pages of the same letter
were to be found in totally different
places within the archive. What does
it mean ? By consciously generating
this singular chaos, it seems like he
anticipated the reconstruction of his
archive as some kind of exercise in
puzzle. The overall mess was in fact
composed by an extremely careful
composition of singular, well taken
care of, pieces.

As I roamed through the shelves
hosting his massive production
of self published books and
correspondences, I picked up some at
random and read through, finding very
different styles of prose, naive poetry,
experimental writing. I do not think that
anyone has ever really found a special
interest in his writings. Still, he kept on
producing poetry and calling himself a
poet.

The way you did construct your
language, Ithkuil, seems to me to
correspond, or respond, somehow, to
the way Edward James constructed
his inner artistic world and scientifically
approached his own archive. Within
your own means, on a very secluded,



personal drive, a world is born out of a necessity that is both so private and yet aims to the universal.

I think about Magritte's painting. It is indeed such an exploited image, a projection for philosophical and psychological speculation. The depicted character could be anyone. Yet, it is a portrait, and it might not have existed without James.

Trying to see ourselves from the outside, without the eyes, from the back, as the others see us, is striving to get as close as possible to reality, to get a grip on the real. Still, as the image stands in front of us, it bounces back to a projection and puzzles us even more.

Does this have a resonance to the way the materiality of Ithkuil tries to erase itself in order to let communication flow, free from the inquisitive eye and direct to the meaning, only to find itself entangled in its own absurdity, the improbable reaching of its goals ?

My wish would be to have those two worlds intermingle, work together. I now imagine a book of a small selection of Edward James' poetry, translated into Ithkuil. A conceptual but still very visual object, an experience first of all. Would it be an unreadable book? Just like Magritte's painting, this object would work as vessel of possibilities ; just like in Magritte's

painting, Edward James is not a subject matter but a medium, the figure that makes the work appear, altogether disappearing in it. Ithkuil would be the means of translation, a carrier and a signifier, a self-enclosed system that would come alive through James' poetry. If you have read my email so far, you should know that this is a further step in my research, and an invitation to you to think about this idea, which is far from completion. I am now reading through James' numerous texts, and I am sending some for you to have a look at.

My trip to Mexico to visit Las Pozas, E.James' gardens, will take place in April. I would be really happy if by that time there could be a possibility of meeting with you, and discuss. Thank you so much for your patient reading.

Dear John,

thank you for taking the time to answer my email. Your music project sounds beautiful, it would be really a pleasure to get to hear your compositions. Hopefully you plan on publishing the results? I have no idea of how Ithkuil could sound like. It opens up a whole new spectrum of possibilities for you, I guess. I certainly understand your response to my proposition about the translation.



Your remarks about the impossibility of giving a truthful translation to the poetic language of E. James are perfectly coherent with the purposes and ethics of Ithkuil itself. Indeed my idea in asking you for a translation was exactly to positively disrupt those two languages - the blurry poetic and the transparent semantic - to have them work together and against each other in order to create a hybrid. The inaccuracies wouldn't be inaccuracies, but the hesitations of a conceptual linguistic construction that, striving for a perfect depiction of the real, gets overrun into the unavoidable whirlpool of natural language and its own inaccuracies - poetry itself.

The result would be an object which would be a vessel of this disruption, hermetic to the common reader who would specifically apprehend his content as visual and conceptual, as the linguistic content could be actually known and understood only by you - and virtually by James. I have to admit that I have looked forward to this project so strongly that I find it so difficult now to give it up. My enthusiasm has overlooked the actual difficulties of its realisation.

Would there be any other way that instances of your language could still participate to this work ?

Dear John,

this is great ! thank you so much. The type looks so fine, even better than the characters on your website. How do you design them ? I am in Mexico right now and going to visit the gardens of Las Pozas, created by Edward James, tomorrow.

I am in the jungle of Las Pozas now. It is too incredible to be depicted, so I am shooting images of a male model wearing a jungle-patterned shimmering blouse that blends into the decor and makes it more accessible. It all looks like we are working on a (poorly executed) fashion shoot, in which the translation of natural motifs happens through the artificial appearance of those patterned clothes. I hope something good comes out of this.

What a great timing to receive news from you.



˘Ultañq'üčök'

The perfectly ended chapter



Swans Reflecting Elephants
2013-2014

Antonia Carrara

Air France, Air Mexico, Air b&b,
Assurance, Bunhill Fields,
Bamboo Palace, Butler's Pantry,
Best Buy, Bruxelles, Canon
5D, Camouflage, Leonora
Carrington, Chichester,
Contrammar, Centre National
des Arts Plastiques, Dali,
Final Cut, Flamingo's House,
Gabriela Gastelum, Jose Luis
Gastelum, GBP, Googl Maps,
Google Translation, Green
Corner, Matthew Holmes,
Hotel Condesa, Ithkuil, Edward
James, Gaelle Jaunay, Jungle,
Sharon Kusunoki, Las Pozas,
Zaira Linan, Magritte, Mexico,
Micheladas, Nachos, Nike, Old
Gold, Orchidis, Pallant House,
Paolozzi, Perrokee House,
Pesos, Perte, Photoshop, Poet,
Posada el Castillo, John Quijada,
La Reproduction Interdite, Stairway
to the Sky, Skype, David Stent, Tacos,
Tampico, Taxi, The Cinema, Benjamin Thorel,
Travelodge, Vol, Mae West Lips, West Dean,
Xilitla

